

*Historique du 2<sup>ème</sup> Groupe du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie Lourde à la bataille de la Marne  
Source : Musée de l'Artillerie – Transcription intégrale – Elisabeth Nigay -2014*

**Général André Hucher**

**LE 2<sup>ème</sup> GROUPE**

**Du**

**2<sup>ème</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE**

**(155 C.T.R.)**

**A LA BATAILLE DE LA MARNE**

**CHARTRES**

**IMPRIMERIE DURAND**

Rue Fulbert

----

**1938**

# LE 2<sup>ème</sup> GROUPE

## Du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie lourde

(155 C.T.R.)

### A LA BATAILLE DE LA MARNE

(6-11 septembre 1914)

-----

Le 2<sup>ème</sup> groupe du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie lourde, avec ses 12 canons de 155 (Rimailho), constituait toute l'Artillerie lourde de la IV<sup>ème</sup> Armée. Depuis l'engagement de celle-ci, les 22 et 23 août, dans la bataille des frontières et au cours de la longue retraite de la Semoy à la Marne, il avait été mis successivement à la disposition des divers Corps avec lequel il avait combattu le 28 août devant la Besace et le 2 septembre pour l'interdiction des passages de la Py.

A partir du 3 septembre, le Groupe, maintenu jusqu'alors aux arrières gardes, avait été ramené par marches forcées de jour et de nuit et, traversant toute la profondeur de l'Armée par des itinéraires détournés, parvenait le 5 septembre à 10 heures à Saint-Léger-sous-Margerie, à 25 kilomètres de Vitry-le-François ; il y trouvait là son premier renfort en chevaux et prenait un peu de repos dont il avait grand besoin.

Le 6 septembre, dès le matin, quand tout le monde était au travail pour remettre en état matériel et harnachement, l'ordre de départ arrive ; cette fois, ce n'est plus, paraît-il, pour reculer encore et le groupe va se former en position d'attente, à Morampont, au pied de la colline de Margerie-Hancourt. C'est là, que, vers 11 heures, je recevais l'ordre du Général Joffre, daté du 6 septembre, qui était aussitôt lu aux batteries, et quelques instants plus tard, j'étais appelé à Margerie-Hancourt par le Général Bapst, commandant l'artillerie du 12<sup>ème</sup> Corps, à la disposition duquel nous étions placés. De ce moment, et pour toute la durée de la bataille qui commençait, le 2<sup>ème</sup> Groupe du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie lourde allait partager la fortune du 12<sup>ème</sup> Corps, faite de gloire mais aussi de douloureux sacrifices.

A cette date du 6 septembre, le Groupe était une admirable troupe assoupi par un mois de rude travail, aguerrie dans de nombreux combats d'arrière-gardes ; engagé tardivement dans la grande bataille des frontières, il en était sorti sans dommages : il n'avait subi que des pertes insignifiantes, son moral était intact et il allait à la bataille plein d'enthousiasme et prêt à tout.

### JOURNEE DU 6 SEPTEMBRE

Je prescris au Capitaine Pous<sup>1</sup>, en lui laissant le commandement du Groupe, de le mettre immédiatement en marche par la grande route de Vitry, et, accompagné du Lieutenant Lemmet, mon adjoint, je me rends en auto à Margerie-Hancourt ; là, je reçois du Général Bapst l'ordre de porter le groupe sur une position à proximité de la grande route, d'où il puisse prendre sous son feu le faubourg sud de Vitry et la gare qu'il faut rendre inutilisable pour l'ennemi ; on me remet aussi un ordre général du 12<sup>ème</sup> Corps.

---

<sup>1</sup> Capitaine commandant la 5<sup>ème</sup> batterie, le plus ancien de mes capitaines.

Reprenant la route de Vitry, je double la colonne des batteries qui trottent allégrement, en ordre parfait et, en passant en tête, je prescris au Capitaine Pous de ne pas dépasser le carrefour à l'ouest d'Arzillières et d'envoyer les reconnaissances au carrefour à l'est de Les Rivières Henrue.

Continuant moi-même en auto jusqu'à ce dernier carrefour, j'y trouve un état-major d'artillerie entourant un colonel que je crois reconnaître : c'est en effet X..., mon grand-ancien et je vais à lui, heureux de rencontrer quelqu'un qui puisse m'orienter sur la situation en première ligne et m'indiquer les emplacements des batteries de 75 que je ne voudrais pas gêner, mais je m'aperçois aussitôt qu'il est dans un état d'ébranlement nerveux qui, momentanément, lui enlève tous ses moyens ; il a saisi la carte d'état-major que je voulais consulter et il la tient à l'envers, les mains tremblantes, sans articuler une parole. Très ému moi-même par ce pénible spectacle, je dois lui arracher des mains ma carte qu'il ne veut pas lâcher et je rejoins mon auto ; aux questions que j'ai posées aux officiers d'artillerie qui nous entouraient, je n'ai reçu que des réponses évasives et je n'ai pas pu connaître la cause de la commotion qui avait frappé leur colonel ; du moins m'a-t-on dissuadé de pousser, comme j'en avais l'intention, mes batteries jusqu'au Mont-Moret (cote 153 à l'est de Courdemanges) qui était déjà menacé par l'infanterie ennemie.

Je me résous donc à prendre position sur les hauteurs de Blaise-sous-Arzillières, vers la cote 158 ; l'auto nous monte par le chemin de terre partant du carrefour jusqu'en haut du mouvement de terrain et je fais avec Lemmet mon tour d'horizon et la reconnaissance minutieuse du terrain ; de là-haut, on a, en premier plan, au pied de pentes, les toits de Blaise-sous-Arzillières, plus loin, les localités qui bordent la Marne, de Frignicourt à Montcetz ; plus loin encore, au-delà de Frignicourt et presque exactement en direction du nord, Vitry-le-François à 5000 mètres environ ; les reconnaissances des batteries ne tardent pas à arriver, puis la mise en batterie s'exécute dans le calme, à volonté, et le feu est ouvert sur l'objectif fixé.

L'artillerie allemande, qui tirait sur Blaise et sur les localités bordant la Marne nous répond bientôt : feu d'abord peu nourri, percutant, et qui ne prend une certaine intensité qu'à la fin de la journée ; nous en sommes peu gênés et comptons seulement une dizaine de blessés légers dont 2 officiers, les sous-lieutenants de réserve Fribourg et Pierrot. Sur le soir, l'ordre parvient de rompre le combat et de revenir bivouaquer à Gigny-aux-Bois où n retrouvera le groupe des Colonnes légères<sup>ii2</sup>, les batteries se reforment en colonne dans le plus grand ordre et, par la grande route, au pas, rejoignant Gigny.

## JOURNEE DU 7 SEPTEMBRE

Dès le point du jour, le Groupe va se former en position d'attente à l'entrée Est de Saint-Chéron ; un assez grand nombre de fantassins, isolés ou par petites groupes, qui refluent vers l'arrière, s'arrêtent près de nous : ils sont regroupés, encadrés et tout à l'heure, quand le Groupe se portera en avant, ils marcheront devant lui et se recolleront aux premières réserves d'infanterie qu'il dépassera.

Vers 7 heures, ordre d'aller s'établir à la cote 174 à l'ouest de Château-Beaucamp ; je pars en reconnaissance à cheval, avec le lieutenant Lemmet par Henrue, les Rivières-Henrue et le chemin qui mène au calvaire du carrefour coté 130. La croupe 174-130 qui s'abaisse vers Château-Beaucamp offre une contre-pente étendue où les batteries trouveront des emplacements bien défilés aux vues ; du chemin qui suit à peu près la crête du mouvement de terrain on découvre un vaste panorama qui, du côté de l'ouest, s'étend sur un terrain assez

---

<sup>2</sup> Colonnes légères de munitions, mobilisées par le Groupe des batteries.

ondulé où l'on ne distingue ni villages ni points d'appui et qui se relève insensiblement jusqu'à l'horizon marqué par des bois ; du côté de l'est, au contraire, des clochers émergeant des villages boisés précisent les directions de nombreuses localités, Châtel-Raould, Courdemanges, Glannes, Huiron ; à droite, en arrière de Châtel-Raould, le mont Moret bouche l'horizon vers Vitry ; au nord, le clocher de Blacy, à 6 kilomètres, donne la direction de la grande route de Brienne à Vitry-le-François.

De nombreuses batteries de 75 sont en action en avant de la position, principalement à gauche, les lignes de notre infanterie sont très visibles au-delà de Château-Beaucamp. J e vais au-devant des batteries que Lemmet est allé chercher ; elles prennent position au pas, pied à terre, à quelques centaines de mètres en arrière de la crête 174-130 et c'est contre le talus du chemin qui jalonne celle-ci que mes capitaines et moi-même installons nos postes d'observation.

Des objectifs successifs nous sont indiqués : Glannes, les carrefours de la grande route à l'est de Glannes et de Huiron, l'entrée du tunnel du chemin de fer près de la ferme Perthe : tous ces tirs ne peuvent être observés directement et sont préparés d'après la carte d'Etat-Major au 1/80 000ème non quadrillée<sup>3</sup>.

Ces ordres de tir m'étaient transmis par le commandant de l'artillerie lourde de la IVème armée qui avait été mis avec son Etat-Major à la disposition du 12<sup>ème</sup> Corps d'Armée en même temps que mon Groupe ; c'était tantôt le capitaine Bossut, tantôt le lieutenant de réserve Jarre, adjoints du Colonel Malessot, tantôt le Colonel lui-même, qui me les apportaient à mon poste d'observation, et c'est par eux que j'avais quelques renseignements sur le déroulement de la bataille.

Dans l'après-midi, je reçois l'ordre d'envoyer une batterie sur la position que le Groupe occupait la veille à la cote 158, pour agir contre des batteries d'obusiers qui gênent le Corps Colonial ; c'est la 4<sup>ème</sup> batterie (Capitaine Lévy) dont c'est le tour de détachement, que je désigne ; elle amène les avant-trains et quitte la position sans être inquiétée.

Réaction de l'artillerie ennemie à peu près nulle, aucune perte de toute la journée, sur cette position ; il n'en a pas été malheureusement de même à la cote 158 où la 4<sup>ème</sup> batterie a été repérée et prise sous un feu violent (2 tués, 6 blessés).

Le soir, ordre de rentrer à Gigny-aux-Bois ; les batteries ont déjà rompu quand arrive un dernier ordre prescrivant un tir de nuit sur la grande route à la sortie sud de Blacy. Je garde avec moi une demi-batterie commandée par le lieutenant Coulon et, grâce à la lune qui est dans son plein, le tir est préparé astronomiquement et exécuté à l'heure fixée.

## JOURNEE DU 8 SEPTEMBRE

Un groupement de forces spécial pour la tenue du front au sud de Vitry a été constitué dans le 12<sup>ème</sup> Corps sous les ordres du Général Descoings, commandant de la 24<sup>ème</sup> division : mon groupe y est rattaché et c'est du Général Descoings que je reçois l'ordre de prendre position sur la croupe 148 au nord de la ferme « Les petites Perthes ». On quitte le bivouac de Gigny avant le jour et les batteries s'arrêtent comme la veille à l'entrée de Saint-Chéron pendant que je fais ma reconnaissance.

Je constate que la croupe 148 est déjà battue par l'artillerie ennemie ; je vois en particulier un rassemblement d'échelons de batteries de 75 formé en arrière du petit bois à 500 mètres est de la cote 148 pris sous un tir de quelques salves de gros calibres qui les disperse en leur causant des pertes sensibles ; je me décide à placer mes batteries loin de tout point repérable

---

<sup>3</sup> J'ai entendu dire, après la bataille, que le gros rassemblement ennemi qui avait été signalé au Commandement au tunnel de Perthe avait beaucoup souffert de ce tir de mon Groupe : je veux bien le croire.

du terrain, entre le boqueteau et le chemin de terre à l'est qui conduit à l'emplacement que nous occupions hier et de les arrêter vers le milieu de la contre-pente. La mise en batterie s'exécute sans « Les Rivières-Henruel » où ils sont masqués à toutes vues.

La bataille est plus âpre que la veille, notre artillerie de 75, nombreuse en avant de nous, tire activement ; l'action de notre infanterie en avant de Châtel-Raould nous échappe, mais nous voyons des lignes se déplacer sur le Mont Moret qui nous domine. Pour nous, tirs analogues à ceux de la journée du 7, sur Huiron et Glannes, sur des points déterminés de la voie ferrée à l'ouest de Huiron. Vers 11 heures, un ballon captif de forme inusitée (saucisse) s'élève en direction de Blacy ; nous essayons de tirer sur cet objectif à obus fusants et nous avons vite constaté qu'il est absolument hors de notre portée maxima de 6 kilomètres.

Une autre saucisse s'élève plus à l'ouest : ces deux observatoires aériens doivent nous voir parfaitement et nous ne tardons pas à en avoir la preuve : des salves de 15 nous encadrent et, tout à coup, les batteries sont prises sous un tir d'une violence extrême ; en un instant, je vois s'écrouler le lieutenant Coulon dans la batterie du centre (batterie Pous), et, dans la batterie de droite (batterie Lévy), le lieutenant Jaume tombe en criant à son capitaine : «Faites-moi remplacer, je ne puis plus ! ».

Dans une accalmie, je constate l'étendue de nos pertes : Coulon est tué, Jaume mourant, le capitaine Pous est grièvement blessé au bras et à la main : accroupi sous son caisson observatoire, il continue à commander sa batterie et refuse de s'en aller, mais il faiblit sous la douleur et les brancardiers l'emportent ; un caisson crevé par un obus a flambé et, sous ses débris, le cadavre d'un servent brûle. Rapidement, on remplace les manquants : le lieutenant en 1<sup>er</sup> Lombard, de la batterie Lecomte, prend le commandement de la 5<sup>ème</sup> batterie, deux officiers<sup>4</sup>, des sous-officiers et des servants sont demandés aux colonnes légères, et le groupe continue à tirer.

Mais de nouveaux feux nous accablent dès que le nôtre reprend ; nous avons la sensation que l'ennemi veut à toute force nous faire taire : il faut donc se raidir contre sa volonté et tirer toujours ; on s'organise en conséquence. Nos servants ont creusé des bouts de tranchées profondes où ils sont à peu près à l'abri : dès qu'il y a accalmie, je prescris de charger les 12 pièces du groupe et de préparer, pour chaque pièce, une seconde charge ; à mon signal, les 12 coups sont tirés en salves, les 12 pièces aussitôt rechargées tirent à nouveau, aussi vite que possible, et tout le monde se terre. Quelques secondes plus tard, la réponse arrive sous forme d'une série de 10 à 15 salves de grosses marmites, remarquablement ajustées et qui tombent exactement dans les batteries, faisant flamber des caissons, endommageant les canons et, malheureusement aussi, nous tuant encore du monde.

Nos tirs, dans de telles conditions, sont de résultats bien aléatoires : néanmoins il nous semble que nous devons tout de même gêner l'ennemi, puisqu'il nous guette et nous répond si rageusement ; et puis, ce que nous attirons sur nous, c'est autant de moins sur notre infanterie. Toute la journée, le groupe joue ce jeu sans se lasser<sup>5</sup>.

J'aurais voulu, cependant, soustraire mes batteries aux vues de ces affreuses saucisses et profiter de la nuit pour changer de position ; comme le colonel Malessot était venu, dans le

---

<sup>4</sup> Les sous-lieutenants de réserve Pugno et Fouet.

<sup>5</sup> Quatre mois plus tard, le 9 janvier 1915 (j'avais dû, dans l'intervalle, abandonner mon beau groupe dont le capitaine Pous, à peine guéri de ses blessures était revenu prendre le commandement, et j'étais alors chef d'Etat-Major de l'artillerie de la IV<sup>ème</sup> armée), le colonel Magnin, commandant le 9<sup>ème</sup> régiment de Chasseurs vint me voir en passant à Châlons et, la conversation s'étant orientée sur la puissance des feux d'artillerie, il me raconta que se trouvant le 8 septembre 1914 avec l'Etat-Major du 17<sup>ème</sup> Corps au poste d'observation du général J.-B. Dumas à la Ferme des Monts Torlore il avait vu, à 3 ou 4 kilomètres de là, en direction du clocher de Châtel Raould, une ligne de batteries de gros canons, criblées de coups par l'artillerie ennemie, dont les caissons sautaient et qui continuaient à tirer sous ce feu d'enfer par salves régulières et ordonnées ; tous, disait-il, nous étions angoissés par ce spectacle terrifiant et nous pensions que bien peu de ces braves artilleurs sortiraient vivants de cette tourmente.

courant de l'après-midi, passer un moment près de moi, dans le trou qui me tenait lieu de poste d'observation, je lui avais soumis ce désir, et il m'avait promis de le transmettre en l'appuyant, au général Descoings qu'il allait rejoindre après m'avoir quitté ; mais il avait essuyé un refus et avait dû à son grand regret me faire dire de ne pas bouger.

Avec la chute du jour, le feu s'arrête ; nous en profitons, puisqu'il faut s'immobiliser sur cette croupe 148, pour approfondir nos tranchées-abris, et puis, nous enterrons nos morts, soit sur la position même, soit à l'emplacement des échelons où la plupart avait été transportés : c'est là que je retrouve toute ma liaison, un brigadier et 4 canonniers cyclistes, massacrée par un même obus qui avait coupé l'arbre derrière lequel ces pauvres gens avaient cherché un abri ; un clair de lune merveilleux illumine cette veillée funèbre et permet ensuite de réparer et de réviser sommairement nos canons très éprouvés par le feu ennemi et aussi par leur propre tir.

## JOURNEE DU 9 SEPTEMBRE

Dès l'aube, l'action reprend : les deux saucisses sont encore là, les batteries lourdes ennemies nous coiffent dès que nous manifestons la moindre activité et nous infligent des pertes en dépit de toutes les précautions prises ; le groupe continue néanmoins à tirer et les consommations de munitions sont telles que je commence à craindre de voir bientôt la fin des 500 coups par pièce qui constituent mon approvisionnement total. Cependant, les batteries continuent à obtenir de leurs échelons des caissons pleins au fur et à mesure de leurs besoins et je ne reçois d'observations ni de Roumens<sup>6</sup>, ni de Perrière<sup>7</sup> ; peut-être les sections de munitions trouvent-elles dans quelque gare voisine un ravitaillement extraordinaire de l'arrière ? C'est de nos échelons que nous arrive le ravitaillement en vivres ; dans l'intervalle des rafales, le cuisinier fait irruption dans mon trou apportant la pitance cuisinée là-bas sur une lampe à alcool : le pauvre garçon, accroupi en face de moi, attend que j'aie mangé ma portion et s'en va rapidement, comme il est venu, en emportant ses ustensiles.

Le trou observatoire du commandant de la batterie du centre est à quelques mètres sur la gauche du mien ; le lieutenant Lombard qui l'occupe vient d'y être enseveli par une marmite qui est tombée entre lui et le trou de son téléphoniste à 4 pas en arrière du sien : tous deux sortent de là sans mal apparent et Lombard va chercher asile dans un trou voisin occupé par le sous-lieutenant de réserve Kahn ; j'entends les deux officiers rire et plaisanter et Lombard accabler d'injures les boches qui ont saupoudré de terre la tartine qu'il était en train de manger. Et soudain, après un silence, une voix bizarre, plaintive, méconnaissable, s'élève implorante : « Coulon, mon pauvre Coulon ! »<sup>8</sup>, puis des cris, un bruit de lutte ; c'est Lombard, gravement commotionné, qui délire ; il a tiré son revolver et Kahn s'est jeté sur lui pour le désarmer. Sous le bombardement qui vient de reprendre on se précipite : le pauvre Lombard est ligoté, mis sur un brancard et emmené au poste de secours par mon adjoint le lieutenant Bosch.

Mais voilà que, dévalant lentement dans le fond du thalweg qui, des Hautes-Perthes, s'oriente par les Petites-Perthes vers les bois au sud de Châtel-Raould, apparaît une longue colonne de fantassins, un régiment au moins, qui défile derrière nous ; ce fond de vallon est parfaitement vu par les saucisses, je l'ai vérifié car j'avais pensé à y ramener mes batteries : quel massacre si l'ennemi les voit ! naturellement je prescris aux batteries de s'immobiliser, de ne pas faire un mouvement susceptible d'attirer l'attention, mais eux, faut-il les prévenir ?

---

<sup>6</sup> Commandant Roumens, commandant le groupe des 3 colonnes légères (mon ancien de l'X)

<sup>7</sup> Commandant Perrière, commandant le groupe des 3 sections de munitions

<sup>8</sup> Lombard et Coulon étaient liés d'une très vive amitié.

s'ils s'arrêtent, s'ils font la moindre manœuvre, c'est peut-être attirer la foudre ? cependant, la colonne passe, s'écoule, et bientôt sa queue disparaît dans les fonds à notre droite.

Je respire et me dispose à reprendre le tir interrompu ; déjà j'ai envoyé mon ordre préparatoire et, dans les batteries, on recharge les pièces : mon adjoint me prend le bras et me montre à droite les fantassins qui ont sans doute reçu contre-ordre et reviennent sur leurs pas.- -- Halte au feu !--- et, dans l'angoisse nous attendons de longues minutes, des siècles ! Enfin, la colonne remontant le vallon disparaît à notre gauche derrière un mouvement de terrain.

Dans l'après-midi, un aviateur envoyé par le colonel Malesset vient s'entendre avec moi pour l'exécution d'un réglage de tir : il me propose un code de signaux constitués par les mouvements de l'avion lui-même ; je ne fonde pas de grands espoirs sur cette improvisation car je me demande comment, de la batterie, on pourra faire la discrimination entre les mouvements de l'avion qui seront signaux et ceux qui lui seront imposés par sa manœuvre ; comme le pilote paraît sûr de lui, nous faisons néanmoins un essai de réglage qui est un insuccès total.

Est-ce notre avion qui est venu, quelques instants plus tard, atterrir à 1500 mètres en arrière de notre emplacement sur la pente opposée du vallon ? S'il n'y a pas été forcé, c'est imprudent car il est en pleine vue de l'ennemi et risque beaucoup : crainte justifiée ! le sifflement caractéristique du 13 boche à longue portée déchire l'air et nous assistons à la destruction de l'avion sur lequel l'artilleur ennemi exécute un tir impeccable.

Le soir, le temps se gâte et c'est sous la pluie que, la nuit venue, on s'attèle aux mêmes besognes que la nuit précédente. Notre matériel a tellement souffert qu'il n'est plus possible de maintenir 3 batteries de tir ; l'ennemi nous a complètement démoli 2 canons et un troisième très touché ne pourra tirer qu'après réparation importante ; toutes les autres pièces ont pâti plus ou moins de leurs tirs prolongés sous les plus grands angles et avec la charge maxima et auraient besoin d'une révision sérieuse faite au parc, à tête reposée ; il y en a tout juste 4 encore en bon état de service : elles sont réparties entre les deux batteries n°4 et n°6 et la 5<sup>ème</sup> batterie, qui n'a plus de capitaine, est mise provisoirement en sommeil. On nous a apporté des échelons des branches coupées aux grands arbres et on les a disposées en toit au-dessus de nos trous ; sous l'abri assez imparfait de leur feuillage, roulés dans nos manteaux, nous nous reposons quelques heures.

## JOURNEE DU 10 SEPTEMBRE

Quand le jour se lève, les saucisses ne sont plus là ; la fin de cette présence obsédante est pour nous une véritable délivrance ; mais le tir de l'ennemi a repris, et devient bientôt plus violent que jamais ; terrés au fond de nos tranchées, nous subissons sans trop de pertes matérielles cette avalanche de fer, mais dans ce roulement énorme sans trêve des marmites de 15 qui dégringolent du haut du ciel, dans ce fracas des explosions, il faut avouer que le moral commence à être ébranlé ; et puis, il y a cette solitude de chacun, isolé au fond de son trou, séparé du reste du monde, qui est déprimante ; il faut se raidir et bander toute sa volonté pour continuer à agir et à faire agir, pour maintenir avec toute l'intensité possible le feu bien réduit que nous pouvons encore fournir ce matin. Je regarde mes batteries qui n'alignent plus que 4 canons au lieu de 12 et dont la manœuvre n'a plus la précision et la célérité de naguère ; c'est que, sur 150 canonniers que j'ai amenés sur cette position, 30 sont enterrés là, et que près de 90 blessés ont été évacués sur l'Ambulance de Bussy-aux-Bois ; il a fallu reconstituer entièrement ce personnel des batteries de tir en puisant dans les échelons et dans les colonnes légères de braves réservistes qui seront à leur tour excellents dans quelques jours, mais qui ne peuvent avoir d'emblée l'entraînement et la maîtrise des spécialistes qu'ils remplacent ; avec

le matériel bien usagé qu'ils manipulent, des incidents se produisent à chaque instant, et le tir est décousu et ralenti.

Mais ces artilleurs boches n'ont donc pas souffert eux aussi ? Notre tir les a donc épargnés pour qu'ils soient encore capables de ce feu infernal ? Tout de même, en y regardant bien, ce feu est plus violent que bien ajusté et paraît même assez désordonné, et puis, son intensité décroît et, tout à coup, tombe.

Au cours de l'après-midi, commencent à affluer les renseignements les plus favorables ; en avant de nous, le 107<sup>ème</sup> régiment d'infanterie débouchant de Châtel-Raould aurait progressé jusqu'aux lisières de Courdemanges ; à notre gauche, le 17<sup>ème</sup> Corps avancerait lui aussi ; enfin un ordre de tir vient confirmer ces bonnes nouvelles, « Videz vos coffres en prenant pour objectif la grande route en direction de Blacy, à portée extrême de tir, pour en interdire l'usage à l'ennemi dans son recul. » C'est la victoire !

A la fin de l'après-midi, l'ordre exécuté, le Groupe se reforme en colonne de route et rentre au cantonnement de Gigny-aux-Bois. Le parc formé, la soupe mangée, on dort.

Vers 22 heures, un planton me réveille : le colonel me demande ; ordre du 12<sup>ème</sup> Corps de porter une batterie vers Vitry pour tirer sur la gare et empêcher l'ennemi de l'utiliser pour ses évacuations. Je désigne la batterie Lecomte dont les 2 canons sont encore en assez bon état, mais il faut la rassembler et ce n'est pas une petite affaire que de sortir de leur sommeil léthargique des hommes recrues de fatigue ; et puis, il faut remplir quelques caissons, car nous avons tout vidé sur la position, et il faut, pour cela, entrer en pourparlers avec les Colonnes Légères.

Pendant que ces préparatifs se poursuivent, je pars en avant, en auto, pour reconnaître un emplacement favorable que je trouve aux lisières sud de Blaise-sous-Arzillières, dans les prés entre la route et la voie ferrée dont le long alignement fournira un azimuth précis pour prendre la direction de notre objectif. Ce n'est que plus tard, dans la nuit, que la batterie peut rejoindre et c'est seulement à 7 heures, le 11 septembre, qu'elle termine son tir : sans doute les derniers coups de canon de la bataille de la Marne sur le front du 12<sup>ème</sup> Corps.

Chartres, le 28 février 1938.

Général A. Hucher.

## **ANNEXE N° 1**

---

### ETAT DES OFFICIERS DU GROUPE MOBILISE

ETAT-MAJOR DU GROUPE :

Chef d'Escadron HUCHER, commandant le groupe.

Lieutenant BOSCH, Lieutenant LEMMET.

Lieut. De Rés. LEGUILLON.

S/Lieut. De Rés. ARBEL. Adjoints au commandant du groupe

Lieutenant de Réserve CHEVALLER. Officier d'approvisionnement



Médecin-Major de 2<sup>ème</sup> classe de Réserve ALLART.  
Médecin Aide-Major de Réserve RIEU.  
Aide vétérinaire HOUEMER.

4<sup>ème</sup> BATTERIE :

Capitaine LEVY.  
Lieutenant en 1<sup>er</sup> JAUME.  
S/Lieutenants de Réserve PIERROT et SENS-OLIVE.

5<sup>ème</sup> BATTERIE :

Capitaine POUS.  
Lieutenant en 1<sup>er</sup> COULON  
S/Lieutenants de réserve KAHN et BILLET.

6<sup>ème</sup> BATTERIE :

Capitaine LECONTE.  
Lieutenant en 1<sup>er</sup> LOMBART.  
S/Lieutenants de Réserve DESCHAMPS et FRIBOURG.

## ANNEXE N° 2

---

Procès-verbal établi par le Médecin-Major de 2<sup>ème</sup> classe de réserve ALLART, médecin-chef de la formation, des inhumations de brigadiers et de canoniers du 2<sup>ème</sup> groupe du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie Lourde, faites à proximité du poste de secours de Rivières-Henrue les 8, 9, 10 septembre 1914.

Les hommes tombés sur le champ de bataille et qui ont été inhumés par les soins du service médical ont été groupés dans les tombes aux emplacements désignés ci-après :

1° En bordure et à l'est de la route de Vitry-le-François à hauteur du chemin de terre orienté de l'est à l'ouest et se dirigeant vers Henrue, entre deux arbres signalés chacun par une plaque de tôle clouée du côté opposé à la route et à 2,50m du sol :

Les canonniers BIETTE et BIAS de la 4<sup>ème</sup> batterie<sup>9</sup>.

2° Le long du chemin de terre quittant à environ 1500m des Rivières-Henrueil sur la route des Rivières-Henrueil à Miex-Thiercelin et se dirigeant vers le nord-ouest jusqu'à la route de Châtel-Raould, 3 tombes ont été disposées :

- a) La première, marquée d'une croix de bois, se trouve à 150m environ de la route des Rivières et dans le champ à 2 mètres à droite du chemin de terre : elle renferme le corps

du canonnier DAMIEN de la 4<sup>ème</sup> batterie.

- b) 200 mètres plus loin, à droite du chemin de terre et à 50 m du chemin, le long d'une haie, une tombe indiquée par une croix de bois renferme les corps

des canonniers AUBE et RICHARD de la 6<sup>ème</sup> batterie

- c) A la corne sud-est du bois rectangulaire situé à 1000 mètres à l'est de la ferme des Petites-Perthes, à 150 mètres du chemin de terre, deux tombes contiguës dont l'emplacement est indiqué par une gamelle clouée sur un peumliers, face au sud et à 2 mètres environ du sol :

La première renferme les corps :

Du brigadier BERTRACOURT,  
Des canonniers BACUE, HANOT, SUGER, CAPIN, HENNEBELLE,  
ENOS, de la 4<sup>ème</sup> batterie ;  
Du canonnier FLAMENT de la 5<sup>ème</sup> batterie ;  
Du canonnier DUPRE de la 6<sup>ème</sup> batterie.

La seconde tombe, les corps :

Des brigadiers DUBUT et WANHANGENDOREN, 4<sup>ème</sup> batterie ;  
Du canonnier CAUSSIN de la 4<sup>ème</sup> batterie ;  
Du canonnier CHAMBERLAND, des colonnes légères.

Le 13 septembre 1914.

*Signé : ALLART*

---

<sup>9</sup> Cette tombe, très distante des autres, a reçu le corps des canonniers de la 4<sup>ème</sup> batterie tués le 7 septembre lorsque cette batterie était détachée à la cote 158 et avait son échelon sur la grande route de Vitry à hauteur de Henrueil.

Observation : Ce procès-verbal ne mentionne que les inhumations des hommes qui avaient été portés au Poste de Secours ; plusieurs corps de canonniers des 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> batteries (sept au moins), ont été inhumés sur la position même des batteries.

---

---